

Reconstitution de soi : Genre et Identité diasporique

Kshama D. Dharwadkar et Jessica Dsena

Résumé

Cette communication vise à examiner le roman *La couleur de la Peau* de Margaret Mascarenhas traduit en français par Mercvre de France et le roman *Le Premier Jardin* d'Anne Hébert, en faisant référence à la diaspora en tant que récit historique, le genre et l'identité. L'étude examine comment les romans montrent effectivement la création de l'identité du personnage déplacé et la reconstruction de l'origine de sa famille. La protagoniste du roman *La couleur de la Peau* est Pagan « un pont vivant entre les races, entre les continents, entre le plan physique et celui de l'esprit. Elle était le parfait intermédiaire entre les vieilles et nouvelles méthodes. Un hybride culturel qui pourrait ajuster n'importe où et nulle part, toujours suspendu entre deux mondes. » (*Skin*. P.254) Dans cette communication on juxtapose l'histoire de Pagan avec celle de Flora pour les accompagner dans leur quête d'identité et dans leurs efforts de faire la continuité générationnelle. Nous traçons le chemin des protagonistes de leur voyage dans le passé, le tissage des fragments du passé : l'histoire de Pagan ainsi que le passé de Goa, elle essaie de trouver la vérité de ses parents et sa lignée familiale, et finie par retracer son histoire familiale qui est étroitement liée à l'histoire de Goa. Et même le passé de Flore, comment son histoire et l'histoire de Québec est mélangé et de quelle façon cette histoire l'aide à découvrir ses racines et fonder son propre arbre généalogique. Nous soutenons également l'argument que les femmes sont les porteuses de flambeau pour « la continuité générationnelle » et que la mémoire joue un rôle primordial dans le processus de la formation de l'identité.

Mots-clés: l'identité, l'histoire, le passé, la mémoire.

*Le monde entier est un théâtre,
Et tous les hommes et les femmes seulement des acteurs ;
Ils ont leurs entrées et leurs sorties,
Et un homme dans le cours de sa vie joue différents rôles...
William Shakespeare, (Comme il vous plaira), acte II, scène 7*

La compréhension de soi et notre propre place dans le monde est un quête long tumultueux dans nos vies, cette lutte augmente encore quand on rencontre des événements traumatisants. L'identité joue un rôle primordial à façonner la vie. Elle recevra toute l'attention aujourd'hui en tant que préoccupation thématique. La connaissance de soi et l'identité sont au cœur de notre existence. Identité semble être la réponse à la question qui suis-je ? Et elle est donc complexe. Pour traiter l'identité, il convient tout d'abord de considérer la notion de l'identité. Selon la définition du Petit Robert : « Identité : est le caractère de ce qui demeure identique à soi-même ». Pour le sociologue français Jean-Claude Kaufman (2005), « l'identité est immatérielle et elle ne peut être quantifiée. Elle se modèle indéfiniment en fonction des expériences que l'on vit et des rencontres que l'on fait. L'identité est un processus, un travail qui permet de donner un sens à sa vie et d'avancer dans la vie ».

L'identité tente de faire un lien entre l'individu et le monde plus complexe dans lequel il vit. C'est le mélange de : « comment je me vois ? » et la façon dont les autres nous voit. L'identité constitue les aspects subjectifs et intérieurs et également extérieurs. C'est ce qui est socialement reconnu. Stuart Hall affirme qu'au lieu de considérer l'identité comme un produit fini, nous devrions le considérer comme une entité dynamique, en évolution. George Herbert Mead propose l'idée que c'est « dans le processus même d'interaction avec l'autre, émerge le soi (Mead). Toute personne a la liberté de choisir et de s'identifier à un groupe social. Selon les définitions sur Wikipédia, L'agentivité est la capacité des individus d'agir indépendamment des structures sociales et de faire librement leur propre choix. Il s'agit donc de savoir si les actes individuels sont significativement déterminés par des structures ou si, au contraire, ils sont le résultat de choix libres de la part des agents. L'agentivité, (*agency*) c'est la prise en charge du contrôle de sa propre vie, et être des agents actifs de sa propre vie. Les *structures*, Il s'agit des forces hors de notre contrôle. L'identité demande une sensibilisation plus consciente de notre part. En plus, l'identité est marquée par les similitudes (Les personnes comme nous) et les différences (ceux qui ne sont pas comme nous).

Les relations avec notre famille constituent ainsi la base de notre existence et même de la construction de soi. On naît dans une famille totalement dépendant de nos parents et on hérite un patrimoine génétique avec sa propre histoire familiale et les secrets. En parlant de nos souvenirs et en partageant notre passé avec autrui, on reconstruit et redéfinit nos expériences et nous-mêmes. La mémoire joue un rôle essentiel pour créer les histoires significatives. L'homme est ce qu'il s'en souvient. En disant et redisant de ce qui s'est passé, les souvenirs deviennent les histoires. Transmis d'une génération à l'autre, les histoires façonnent notre perception du passé et même du présent. La mémoire est extrêmement fiable. Cette idée est bien reflétée dans le style de narration évident dans les œuvres choisies.

Les œuvres choisies explorent l'enchevêtrement de l'histoire collective à travers de l'histoire personnelle. Ce mélange souligne l'importance du pays natal.

Les protagonistes des romans choisis se battent pour trouver le sentiment d'appartenance chez leurs familles, elles se sentent d'être indésirables. Il s'agit des personnes déplacées et déracinées. Kobena Mercer, le critique culturel, soutient que « L'identité ne devient qu'un problème quand il est en crise » (Mercer). La façon dont nous nous voyons et qui nous sommes en tant qu'individus ne peut être séparée de quand, où et comment nous avons grandi.

On suit les protagonistes sur ses aventures de quête identitaire et constituer leurs propres arbres généalogiques. Comme un oignon, Elles épluchent chaque couche, une par une afin d'arriver au noyau de leurs problèmes et finalement trouver ses racines, et ainsi que sa propre identité.

What's in a Name ?

Seul bien culturel accessible à tous mais aussi exigé de tous par l'Etat, le prénom est un marqueur fort du sexe, de l'âge et de l'origine sociale et ethnique de celui ou de celle qui le porte. D'après le sociologue Baptiste Coulmont, le changement de prénom permet cependant d'échapper à ce déterminisme en validant l'identité que l'on s'est choisie pour

soi-même. (Peretz) David Figlio, psychologue de recherche de L'université Northwestern de l'Illinois, a montré comment le prénom d'un bébé laissera une empreinte durable sur ses vies - pour le meilleur et pour le pire. C'est comme un don ou une malédiction. Le nom sert à un lien intergénérationnel, à se sentir de profondes affinités familiales et un sentiment de parenté. Il renforce la structure familiale et il réaffirme l'identification avec l'héritage généalogique. Le nom de famille annonce l'affiliation ethnique et les racines culturelles. Le changement de la couleur de la peau comme un caméléon est symbolique de l'identité.

En prenant appui sur les sujets au-delà, nous pourrions nous lancer dans l'analyse de la recherche de l'identité dans les œuvres choisies.

La couleur de la peau, un roman écrit par Margaret Mascarenhas, est une tapisserie passionnante des histoires. La plus grande partie de l'action se déroule à Goa avec des brefs intermèdes à Californie et à Paris. On suit Pagan Miranda de Flores, sur un chemin de découverte de soi, ses racines, et un retour à sa maison ancestrale. Fille d'une mère d'origine africaine et d'un père goannais, elle est un « hybride culturelle ».

Le premier Jardin, un roman par Anne Hébert est une histoire d'exile et le retour en arrière. Il s'agit de Flore Fontanges, une comédienne célèbre québécoise, qui est partie en France pour faire sa carrière mais elle retourne à Québec pour y jouer un rôle au théâtre dans *Oh les beaux jours*. Pour elle, c'est un voyage, un retour « au point de départ ».

Le nouvel espace historique d'Hébert sert à démontrer comment le discours historique traditionnel a rendu anonyme et réduit au silence la voix historique féminine. Pour poursuivre le processus d'écriture et de correction de cette erreur, Hébert doit aborder l'un des éléments les plus fondamentaux de la pratique historique normale et le discours qu'il génère : les noms. Les noms des lieux, des acteurs et des actions du passé servent tous à ancrer l'histoire que l'auteur raconte. Le lecteur est conscient de l'importance que les noms jouent dans le jeu historique de Flora au début du roman. Les noms des femmes spécifiques des groupes archétypaux fournissent à Flora le point d'entrée dont elle a besoin pour le processus de (re) raconter d'autres et ses propres histoires. Avec juste un nom, elle peut ressusciter ces femmes oubliées, « en les tirant par leur nom, pour qu'elles viennent se saluer sur la scène et se nommer haut, pour que nous les reconnaissons et leur rendons hommage, avant qu'elles ne disparaissent à nouveau » (le Premier Jardin 120). Alessandra Ferraro note que « le nom propre est toujours la marque qui garantit l'identité d'une personne » (371), et il est également utilisé dans le premier jardin pour assurer l'histoire individuelle.

La peur de perdre son identité semble être un aspect universel de l'histoire féminine dans le texte d'Hébert. Tous les archétypes féminins du passé Québécois doivent passer par ce processus d'abnégation pour diverses raisons. « Les filles du Roi », aussi, ont perdu leurs noms et leur identité en traversant l'océan vers le nouveau monde et en épousant les colons mâles. Une fois qu'ils ont traversé l'océan, « Les filles du Roi » étaient « sans passé, purifiées par la mer, lors d'une longue et dure traversée sur un voilier » (97). Les jeunes filles qui trouvent un emploi dans les résidences le long de la Grande-Allée sont souvent obligées de changer de nom pour « éviter toute confusion avec celui de Madame ou Mademoiselle » (116). Dans tous les cas, Flora récite leurs noms individuellement, « comme une litanie du sacré [...] [Noms] qui sont enterrés à jamais dans des archives poussiéreuses » (99).

Plutôt que de raconter les histoires et de prononcer les noms de personnages majeurs / masculins du passé de la province, Hébert choisit d'honorer et de se souvenir des héros mineurs / féminins qui ont été historiquement négligés.

Dans le cadre de la lignée historique féminine des religieuses, des « filles du Roi », des servantes domestiques et des mères du passé Québécois, une discussion sur la ou les propres pertes de nom de Flora signale également le désir de créer un nouvel espace historique dans lequel l'individu et le collectif ainsi que la fiction et les faits peuvent coexister. Dans sa vie, Flora a été orpheline comme beaucoup de « filles du Roi » ; elle a vécu parmi les religieuses lorsqu'elle était enfant et elle s'appelait Pierrette Paul ; elle a travaillé comme servante sur le navire qui l'a emmenée de Québec en Europe à l'âge de 18 ans ; et elle est mère de Maud, bien qu'il s'agisse d'une mère non traditionnelle. Le second nom qui lui est donné, Marie Eventurel, indique aussi sa fonction de représentation de toutes les femmes, en particulier les deux mères originelles du christianisme, Marie et Eve, ainsi que la mère originelle du Québec, Marie-Rollet. Ainsi, son histoire personnelle est parallèle à l'histoire de toutes les femmes du Québec, ainsi qu'à l'histoire de la province. Les événements concernant le passé National et la vie du protagoniste sont deux histoires parallèles, marquées par un manque original, par un abandon douloureux (Ferraro 375).

Elle « joue le rôle » de Marie Eventurel jusqu'à l'âge de 18 ans, quand elle rejette la vie que ses parents adoptifs lui ont prescrite, choisit de s'appeler Flora Fontanges, et déménage à Paris pour devenir actrice. Dans un moment charnière, la protagoniste commence à trouver sa propre voix vraie et son moi authentique quand elle annonce son intention de ne pas se marier et de rechercher une profession peu recommandable. Flora décide de « [choisir] un nom qui lui convient » (162). Le changement de nom lui a permis de complètement déconnecter son identité de la suivante et de tenter de se libérer de la douloureuse histoire attachée au jeu de Pierrette Paul et Mary Eventurel. En choisissant son propre nom, Flora commence le processus d'établir sa propre histoire authentique et de combler le vide laissé par son manque d'identité originale.

L'acte de choisir son nom et de se séparer de son passé ne signifie pas que Flora a terminé le processus de (re)raconter sa propre histoire, cependant. Elle est toujours liée sur les noms de personnages féminins qu'elle joue dans d'innombrables représentations théâtrales pour simuler un individu, histoire personnelle comme un moyen d'éviter de faire face à son propre passé traumatisant.

À son retour au Québec, Flora est forcée d'affronter ses démons. Tout comme elle a ressuscité « les filles du Roi », les religieuses, et les servantes oubliés par le discours historique traditionnel en prononçant leurs noms, Flora reconnaît qu'il est nécessaire de faire la même chose pour elle-même et pour tous les enfants de son enfance qui ont péri dans l'incendie de l'orphelinat. Grâce à ce processus, de nouveaux héros émergent et une nouvelle histoire est racontée. Hébert semble à nouveau souligner l'importance des noms. Hébert choisit également de rendre hommage à Rosa Gaudrault, la jeune domestique qui revient sans cesse dans le bâtiment en feu pour sauver autant d'enfants qu'elle pourrait du feu et qui représente la seule vraie figure maternelle que Flora n'ait jamais connu.

Une fois qu'elle est capable de prononcer tous les noms de son passé et du passé Québécois, il devient possible de « briser et de réinventer l'identité, de se libérer des chaînes du passé

et de se donner naissance à soi-même en tant que création, mais aussi en tant que créateur » (Lemmens 176).

L'intrigue du roman *La couleur de la Peau* est un creuset : l'histoire de Goa racontée par différentes personnes toutes enchevêtrées sur l'un des protagonistes, Pagan. La référence pour le récit est le contexte familial, dont les drames fondent avec les événements historiques des pays dans lesquels Pagan a vécu et ses anciens avaient vécu. Les lecteurs se déplacent d'un endroit à l'autre et d'un moment à un autre, sans linéarité : chaque personnage a une partie de l'histoire à raconter et seulement Pagan sera capable de signifier leur ensemble.

Il existe un mot portugais pour lequel il n'y a pas d'équivalent en anglais... Il signifie regret, désir, nostalgie, douceur et amertume-tout cela à la fois (*La couleur de la peau* (251)). Dans ce roman le mot *Saudade* se réfère à un personnage et aussi à une émotion. L'auteur entre effectivement ce mot en jeu pour bien montrer l'état d'âme de Pagan et aussi son lien avec sa mère. Le personnage de Saudade était descendant d'esclaves appartenant à la famille de Pagan. Et la composante africaine de la société Goannaise apparaît. C'est la vieille Saudade qui commence à raconter l'histoire en regardant la mer D'Arabie. La même mer qui a amené ses anciens dans des navires portugais.

Les personnages principaux sont des femmes de deux lignages distincts., mis de côté par la société coloniale. Les Miranda Flores étaient une famille traditionnelle à Goa, économiquement bien réussi. Dona Gabriela Maria Clara de Miranda Flores est la matriarche proche de la mort au tout début du récit. Pagan est sa petite-fille Esperança, la nounou de Pagan est la dernière génération d'esclaves qui, depuis des générations, ont servi les Miranda Flores.

Motivée par une crise existentielle, Pagan utilise l'excuse de la maladie de sa grand-mère pour interrompre sa vie aux États-Unis après une courte période En Angola où elle travaille comme journaliste.

Quand Pagan arrive à Goa, elle connaît l'histoire officielle de la famille, mais elle a toujours senti que quelque chose était perdu dans son passé, même avant la mort de ses parents dans un accident d'avion. Manquant Les histoires D'Esperança, elle cherche sa vieille nounou et lui demande de raconter des histoires. C'est à ce moment que les histoires de la mère et de la grand-mère D'Esperança révèlent l'origine de la richesse du Miranda Flores : la traite des esclaves. Tandis que cette version de l'histoire de sa famille est racontée, Pagan a également découvert l'histoire inconnue de ces femmes esclaves qui se sont transformées en employées de maison. Les tensions naturelles entre ces deux positions sociales dans la société goannaise sont également révélées. Un de ces moments emblématiques se produit lorsque Saudade dit à Livia, la fille de Dona Gabriela, qu'elle voulait rester au couvent après être tombée enceinte du frère de Livia, Leandro. Elle dit "et quelle identité ai-je donc ?" rétorquai-je. « Je suis une descendante d'esclaves sans nom de famille. Je suis ta servante. Une servante choyée, je te l'accorde, mais une servante quand même. » (263-264)

Le roman *La couleur de la Peau* de Margaret Mascarenhas s'achève sur une note de sensibilité diasporique alors que la femme du roman, Saudade, s'interroge sur sa fille née à Paris, née de Saudade, une femme de pedigree Africain et de Leandro, son maître Goannais. La fille est donc un véritable mélange de cultures, "un pont vivant entre les races, entre les continents, entre le plan physique et celui de l'esprit. Elle était le conduit parfait

entre l'ancienne et la nouvelle. Un hybride culturel qui tiendrait n'importe où et nulle part, suspendu à jamais entre les mondes.

Margaret Mascarenhas représente la littérature diasporique de Goa. Comme tous les émigrants, la diaspora va porter son bagage culturel et se sentir profondément nostalgique de sa patrie. Une autre raison dominante de l'écriture diasporique est la représentation, pour créer de l'espace et de nouvelles références non seulement dans la nouvelle terre mais sur le globe en général. La Couleur de la Peau s'engage à retrouver la généalogie. En reconstruisant les racines de la famille Pagan se rend compte que la peau est une superposition de plusieurs peaux : Brun, Noir et blanc, Pagan symbolise un hybride culturel.

Conclusion

L'identité n'est pas statique, mais elle subit constamment des changements ; même entre les générations, il y a des différences entre les attitudes et les opinions. Nous soutenons également l'argument que la mémoire joue un rôle primordial dans le processus de la formation de l'identité. Le roman « la couleur de la peau » parle aussi de la continuation d'une certaine tension de sensibilité et d'attachement à la patrie D'Esperanca et à ses ancêtres. Même après des siècles, le "cordon ombilical" ou la conscience qu'un être est différent est toujours ressenti, surtout par les personnages féminins. Tout le roman est sur le voyage que Pagan entreprend – physique, émotionnel et spirituel – en traçant ses racines et se réconcilier avec le passé et à la fin elle arrive à son but. Elle retrace ses racines et elle prouve effectivement qu'elle mérite de continuer l'héritage de ses ancêtres.

Le travail d'Anne Hébert dans *Le Premier jardin* contribue justement à rendre aux femmes du passé leur voix effacée remettant en cause les rôles et les identités. Le double positionnement de Flora, fille à la recherche de sa mère et mère à la recherche de sa fille, constitue la nouveauté du roman. A la fin, Flora a traversé sa nuit et a réglé ses comptes avec son enfance. Elle a accepté non seulement le passé, mais aussi l'avenir.

Toutes les deux protagonistes Pagan et Flora réussissent non seulement à trouver les liens de leur passé mais elles arrivent aussi à en combler les lacunes. Elles arrivent à reconstruire leur propre identité et elles s'assurent que la génération suivante continue leur héritage.

« Nos mères vivent en nous, nos filles aussi vivent en nous » (267) est une phrase emblématique qui se répète dans le roman *La couleur de la Peau* et on peut l'appliquer aussi au *Premier Jardin*. Dans les deux intrigues la relation primordiale est la relation mère-fille. Les deux protagonistes découvrent leur passé à travers de cette relation et prouve le fait que les femmes sont porteuses de flambeau pour « la continuité générationnelle » et pour relayer les histoires aux générations suivantes pour qu'ils connaissent bien leur identité et leurs racines et ne se perdent jamais.

Références

1. Rigolt, Bruno. "La Citation De La Semaine... William Shakespeare." *Brunorigolt.blog.lemonde.fr*, 10 Feb. 2009, brunorigolt.blog.lemonde.fr.
2. "Identité." *L'autre Mondialisation – Dominique WOLTON*, www.wolton.cnrs.fr/spip.php?article68.

3. Jean-Claude Kaufmann, *L'invention de soi, une théorie de l'identité*, éditions Hachette littérature, collection Pluriel, 2005.
4. Woodward, Kath. *Questioning Identity Gender, Class, Ethnicity*. Taylor & Francis e-Library, 2004., 2004.
5. Joseph, John E. *Language and Identity : National, Ethnic, Religious*. Palgrave Macmillan, 2004.
6. Barrier C. Mead George Herbert, *L'Esprit, le Soi et la Société*. In : Revue française de sociologie, 1963, 4-4. Problèmes noirs. pp.461-463.
7. "Structure Et Agency." Wikipedia, Wikimedia Foundation, 28 Oct. 2018, fr.wikipedia.org/wiki/Structure_et_agency#cite_note-:0-1.
8. Mercer, Kobena. – Welcome to the Jungle : Identity and Diversity in Postmodern Politics. I Rutherford. 43-71.
9. Bosma, Harke A., and E.saskia Kunnen. "Determinants and Mechanisms in Ego Identity Development : A Review and Synthesis." *Developmental Review*, vol.21, no.1, 2001, pp.39-66., doi:10.1006/drev.2000.0514.
10. Peretz, Pauline. "Le Prénom, Support Personnel De L'identité ?" *La Vie Des Idées*, La Vie Des Idées, lavedesidees.fr/Le-prenom-support-personnel-de-l-identite.html.
11. Hedrick, Michael. "How Our Names Shape Our Identity." *The Week - All You Need to Know about Everything That Matters*, The Week, 15 Sept. 2013, theweek.com/articles/460056/how-names-shape-identity.
12. Aldrin, Emilia. "Names and Identity." *The Oxford Handbook of Names and Naming*, by Carole Hough and Daria Izdebska, Oxford University Press, 2017. DOI:10.1093/oxfordhb/9780199656431.013.24
13. FIVUSH, ROBYN. "The Silenced Self: Constructing Self from Memories Spoken and Unspoken." *The Self and Memory Self and Memory*, by Denise R. Beike et al., Taylor and Francis, 2014, pp.75-93.
14. Mascarenhas, Margaret. *Le couleur de la peau*. Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin. Paris : Mercure de France, 2002. Bibliothèque étrangère.
15. Hébert Anne. *Le Premier Jardin Roman*. Éd. Du Seuil, 1989.